



ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLAIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 3 francs
Six mois . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

PREMIÈRE PARTIE

MAC-HIRTON L'HERCULE

1

LA VOGUE DES BROTTAUX EN 1840

Qui ne se souvient, à Lyon, parmi ceux qui ont vécu tout au moins leur demi-siècle, de l'aspect que présentait, sous le règne du bourgeois fait roi, qu'on

nommait Louis-Philippe, de ce morceau de la seconde ville de France qui est aujourd'hui le quartier des Brotteaux.

Au lieu de ces puissantes maisons, cités ouvrières à sept étages, de ces palais ornés de grilles et de perons, de tourelles ogivales et de terrasses mauresques, au lieu de ces avenues de deux kilomètres, droites comme les allées rectilignes d'un parc, au lieu de ces quais magnifiques, garnis d'une double rangée d'arbres, — plus ou moins ombrés il est vrai ; — au lieu de ces bas-ports encombrés de bois à bâtir et de pierres de taille, de marchandises et matériaux déversés par les bateaux de transport, quel aspect, présentait à cette époque ce riche quartier ?

Au travers de la vaste plaine sablonneuse et pierreuse, coupée de marais, de flaques d'eau, de ravis, parsemée de masures habitées par une population besogneuse et parfois équivoque, émergeaient par ci par là, quelques villas bourgeoises entourées de jardins, quelques usines industrielles qui commençaient

à venir se fixer dans ce lieu propice au développement des chantiers.

Le long du fleuve, à partir du pont Morand, s'étendait le quai bordé, d'un côté, par des maisons un peu moins primitives que celles de l'intérieur, de l'autre par une ligne de vorgines qui, en beaucoup d'endroits, descendaient jusqu'au Rhône. Cette verdoyante et champêtre bordure avait bien ses attraits surtout pour les jeunes gones de la vieille Lugdunum, qui se plaisaient à galopiner au travers des arbustes flexibles qu'ils taillaient à l'envier pour en faire une foule de jouets à leur usage.

Tout au fond du paysage, on apercevait le sombre amas du bois de la Tête-d'Or que, comme un amant jaloux, le Rhône enserrait de deux bras carressants. De ces deux bras, l'un coule encore aujourd'hui entre ses rives, larges et abruties, tandis que l'autre en partie comble et là n'est plus que l'ombre d'un fleuve.

C'est le long même de cette rive du Rhône que se tenait et se tient encore la vogue des Brotteaux.

Bien triste fut cette vogue en l'an de grâce 1840, vogue qui commença le dimanche 13 avril de ladite année.

C'était la première de la saison printannière et la plus courue en raison de cette primeur des plaisirs. — Nous avons tous entendu chanter quelques vers de cette vieille chanson lyonnaise :

Allons aux Brotteaux, ma mie Nanette,
Allons aux Brotteaux, c'est la saison,
Nous y mangerons de la galette
Nous y danserons le rigodon.

Si la rime n'est pas riche l'idée est populaire et les bals des Brotteaux ne chômaient pas de jeunes ouvrières et de galants qui dansaient là la vieille danse de nos pères, la modeste contre-danse, parfois la bourrée, car on ne connaissait alors, dans la simple ville, les sauterie à la mode de nos jours, non plus que le cancan parisien.

La pluie, qui n'avait cessé de tomber dès les premiers jours d'avril, avait grandement nui aux plaisirs que se promettait la jeunesse au sortir de l'hiver, et avait été surtout comme un funeste pronostic pour la campagne commencée. C'est pourquoi gémissaient sur tous les tons les malheureux industriels marchands ambulants, montreurs de curiosités, artistes forains, qui vivent l'hiver non tant bien que mal, mais plutôt mal que bien de ce qu'ils ont gagné pendant la belle saison en courant de vogue en vogue au travers de Lyon et de ses environs.

Curieuse population que ces nomades qu'on rencontre à toutes les vogues, à toutes les foires, bizarre mélange de spécimens douteux de peuples divers, sorte de parias rejetés à tort ou à raison de leur pays.

L'allemand, qui souffle dans un trombone, y coudoie le français qui bat du tambour; l'anglais écuyer ou bateleur s'y rencontre avec le marseillais cornac d'animaux, le nègre jongleur ou danseur, avec le hollandais montreur de panoramas et le juif d'Orient marchand de toutes sortes de produits ou curiosités des pays chauds, etc.

D'un bout à l'autre du quai ce n'étaient que tentes et barraques, boutiques et tables en plein vent. D'un côté les friandises à la mode, pains d'épices, croquettes, etc. les bibelots et les boutiques à *quatre sous* de l'autre les jeux de hasard, où le hasard n'est pour rien, les jeux d'adresse où l'adroit pointeur démolit force pipes et poupées, puis les phénomènes vivants, les ménageries, les diseuses de bonne aventure, les panoramas, les chiens savants, les hercules, les cirques. Et tout cela crie, appelle, hurle, souffle dans des trompettes ou des pistons, bat du tambour ou frappe sur la grosse caisse.

C'est une cacophonie qui serre le cœur autant qu'elle assourdit les oreilles, car les réflexions abondent dans ces lieux où des centaines de pauvres diables s'évertuent pour gagner quelques sous et où d'autres risquent même leur vie pour un salaire problématique.

Je ne sais ce que beaucoup pensent en parcourant ces exhibitions foraines mais, quant à moi je n'ai jamais quitté un champ de foire sans m'apitoyer sur la triste situation de tant de malheureux qui pourraient et devraient gagner autrement leur droit de vivre.

Donc le dimanche 13 avril, qui devait être le jour le plus fructueux de la vogue s'était levé sombre sous un brouillard épais, puis la pluie s'était mise à tomber fine et drue sans trêve ni merci.

Les promeneurs étaient rares et l'entraînement maigre. Par-ci, par-là, on entendait les camelots crier tristement leurs articles à quatre sous, les pitres débiter sans conviction leurs boniments pharamineux, tandis que pistons et tambours, grosses-caisses et cymbales résonnaient lugubrement dans le vide.

On pouvait voir, sur leurs tréteaux ou devant leurs boutiques, les pauvres diables de forains regardant d'un œil désespéré le ciel implacable, qui ne cessait de déverser ses nuées humides, les condamnant ainsi presque tous à la misère.

Parmi les spectacles qui méritaient le plus d'attirer l'attention des amateurs de vogue par la valeur des artistes, était la baraque des *Hercules du Nord*, qui se dressait à l'extrémité du champ de foire. Dans cette troupe, composée d'étrangers, à l'exception d'un gône de Lyon, chacun rivalisait de vaillance et de zèle pour gagner la faveur du public.

Le personnel se composait de six artistes divers, sous la direction de *Mac-Hirion*, l'hercule.

Cet homme d'origine irlandaise, fixait forcément l'attention par son formidable aspect. Sa tête large et puissante comme celle d'un lion, ornée d'une crinière épaisse, sa barbe drue et frisée descendant sur sa poi-

trine, ses épaules larges comme celles d'Atlas de la Fable et ses membres à l'avenant faisaient songer au Samson juif, à l'Hercule grec, à Milon le crotoniate. On se sentait en présence d'une force réelle quand, debout sur ses tréteaux, ses bras musculeux en croix sur sa large poitrine, campé comme une colonne inébranlable, il dominait la foule et dardait son regard orgueilleux et sévère sous ses épais sourcils.

Mac-Hirton jonglait avec des poids qu'un homme ordinaire pouvait à peine soulever, arrachait de terre, comme un bressan arrache une rave, une enclume de plusieurs quintaux, tenait en équilibre sur ses dents ou son menton une roue ou un essieu de canon.

Après l'hercule, venait, par ordre hiérarchique, sa femme, *Mary la Blonde*, une pauvre créature, de trente-six ans à peine, qui avait dû être fort belle, mais qui était usée par les chagrins, la fatigue et la misère. — Ses grands yeux, remplis de douceur et de résignation, se fixaient parfois tristement à la dérobée, sur son mari, mais resplendissaient d'une tendresse infinie quand ils contemplaient son fils, un grand et fort gaillard de douze ans, dont nous parlerons plus loin. — *Mary la Blonde* n'avait d'autre fonction dans la troupe que de tenir le contrôle à l'entrée et de veiller à la nourriture et à l'entretien de chacun.

Puisque nous avons parlé du fils de Mac-Hirton et de *Mary*, voyons quel il était. *Ivon* était un grand garçon taillé en hercule comme son père, dont il avait la carrure puissante, la tête énergique, l'allure fière. Il différait cependant sensiblement de l'auteur de ses jours par un regard doux, mélancolique, comme celui de sa mère, pour laquelle il éprouvait une tendresse qui ressemblait à l'adoration. Hélas ! cette tendresse semblait parfois faire oublier à la pauvre victime et ses chagrins et ses souffrances.

Venait ensuite la *Belle Eva*, danseuse de corde émérite, joueuse de castagnettes et de tambourin, bayadère espagnole, brune de peau, d'yeux et de cheveux, splendide créature de vingt ans que l'on voit souvent errer dans des rêves voluptueux. Ses formes opulentes excitaient le désir, ses lèvres semblables à une fraîche grenade appelaient le long baiser d'amour. Nouvelle venue à la vogue, elle avait conquis dès le premier jour le cœur d'un vieux monsieur, ce dont la rusée Andalouse s'était fort bien aperçue.

Le cinquième personnage se nommait *John le Serpent*. C'était un Yankee, danseur de corde et gymnasiarque, prestidigitateur et pitre. Il avait vingt-cinq ans et s'était, depuis cinq années, associé à la fortune de Mac-Hirton.

Enfin, n'oublions pas un des plus intéressants artistes de la troupe, *Gilles le gone*, un Lyonnais du Gourguillon, pauvre bâlard de la fortune et de la misère. La mère de Gilles avait été débauchée ou plutôt violée à dix-sept ans, comme beaucoup de ses semblables, par le chef d'atelier où elle travaillait, puis abandonnée sans ressources aucune, par le père de

son enfant. La jeune mère mourut à vingt ans et Gilles resta avec sa grand-mère que le chagrin et la misère ne tardèrent pas à emmener également au tombeau. De trois à dix ans, il vécut on ne sait comment, d'aumônes, de maraudes, et faillit maintes fois passer en police correctionnelle, alors que son père, lequel était un homme d'ordre, pieux ami de la religion, de la famille, de la propriété, vivait grassement de ce qu'il avait extorqué aux travailleurs.

Le bon génie de Gilles l'amena un jour errer dans les vorgines, une année avant l'époque où nous sommes. Le pauvre garçon était nu comme ver et affamé comme loup en hiver. La bonne *Mary* l'aperçut, eut pitié de lui, et envoya son fils recueillir le vagabond qui, depuis ce moment, voua une amitié qui ne s'est jamais démentie à son frère *Ivon* et à sa mère *Mary*.

Dès ce jour, il fit partie de la troupe ambulante, dont il devint bientôt l'un des bons sujets.

Les deux enfants, presque du même âge, rivalisaient ensemble dans leurs vaillants et périlleux, mais peu lucratif métier. Ils recueillaient ainsi tous deux une ample moisson de bravos, car si *Ivon* aussi fort à douze ans qu'un homme de vingt-cinq, étonnait par ses exercices où l'adresse le disputait à la force, et la grâce à l'adresse, Gilles, vif comme un écureuil, habile comme un singe, faisait l'admiration des spectateurs par ses bonds, ses sauts, ses exercices de trapèze et sa dislocation dans lesquels il égalait presque *John le Serpent*, au grand dépit de celui-là.

Les deux enfants étaient, du reste, de même taille, et beaux tous deux d'une beauté différente. L'un, aux formes athlétiques, au teint frais comme celui d'une jeune fille, mais aux traits accentués, l'autre, mince, élancé, pâle de visage, aux cheveux dorés comme les blés en juillet.

II

UN DRAME DERRIÈRE LA TOILE

Malgré les prospectus alléchants, les affiches abracadabrantes, les ronflements du trombone, les glapissements du piston, les roulements du tambour, les boums de la grosse caisse, malgré les annonces affriolantes des *barnums*, le vide s'était fait peu à peu sur le champ de foire. Les bals s'étaient tus, les quinquets et lampions, scintillant dans la nuit, s'étaient éteints, les tentes, les baraques, les voitures s'étaient fermées

de sorte que quant sonnèrent dix heures — l'heure où rentre près de sa fidèle moitié le bourgeois économe de sa santé et de ses écus — le silence régnait sur le parcours du quai, depuis le pont Louis-Philippe jusqu'au bois de la Tête-d'Or.

A ce moment un groupe de cinq personnes quitta la baraque des hercules du Nord. C'étaient Mac-Hirton et Eva, puis Mary qui se traînait péniblement appuyée sur ses deux enfants, Ivon et Gilles ; la pauvre femme paraissait à bout de forces,

Le groupe se dirigeait vers la taverne de la Tête-d'Or que nous avons décrite dans le prologue et qui se trouvait à cent pas du champ de foire.

— Mère, dit Ivon, en baisant la malade au front, tout en la soutenant, tu es bien fatiguée ce soir. Il te faut rester à la chambre toute la journée. Nous viendrons près de toi et te tiendrons compagnie. Si, le soir tu te sens mieux, tu te lèveras.

La mère eut un pâle sourire.

— Je ne pourrai pas me lever davantage, fit-elle, je sens que c'est ma fin qui vient.

— Que dis-tu ? s'écrièrent les deux enfants. O mère pourquoi t'attrister encore avec ces idées noires ? Ne dis pas cela !

Et les chers fils, les yeux pleins de larmes, la gorge pleine de sanglots, embrassaient soutenaient leur mère qui restait défaillante entre leurs bras. Quant à Mac-Hirton et Eva ils marchaient en avant en causant de choses sans doute intéressantes, car ils n'avaient rien entendu de la conversation de Mary et de ses enfants.

— Ecoutez-moi, dit Mary d'une voix faible, je garderai la chambre demain ainsi que me le commande mon bon Ivon. Vous vous tiendrez aux aguets à deux pas de la taverne, avec mon vieil ami Van-Osten, entendez-vous bien, et monterez tous trois près de moi aussitôt que vous verrez sortir Mac-Irton et Eva.

— Oui, mère, dirent-ils.

Sur ces paroles, ils rejoignirent leurs compagnons qui étaient arrêtés à la porte de leur logis.

Le mari prit sa femme dans ses bras et l'emporta comme il aurait fait d'un enfant, dans la chambre qu'ils occupaient à l'étage de l'auberge.

Restés seuls, Ivon et Gilles gagnèrent leur gîte, c'est-à-dire la voiture remise sous le couvert du bois John le serpent couchait seul à la baraque.

Qu'était donc ce Van-Osten que Mary la blonde nommait son vieil ami ?

A côté du théâtre de la troupe des hercules s'étendait une autre baraque longue et étroite, occupée par un panorama où l'on pouvait admirer, à travers les lentilles, les sites les plus pittoresques des cinq parties du Monde, les plus belles villes de l'Univers, les plus curieux phénomènes de la nature.

Ce spectacle avait pour propriétaire un hollandais du nom de Van-Osten, un philosophe à sa manière, qui, depuis des années, vivait absolument seul avec ses tableaux. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût un voisin serviable et un ami sûr pour ceux qu'il avait pris en affection.

Il y avait cinq ans qu'à la foire de Beaucaire s'étaient rencontrés Mac-Irton et Van-Osten. Un échange de services avait jeté entre les deux forains ou plutôt entre le panoramiste et la famille de l'hercule, les germes d'une étroite liaison. C'est pourquoi, depuis cette époque, ils voyageaient de compagnie.

Le Hollandais avait voué, surtout à Mary et à son fils, une réelle amitié, au point qu'il disait souvent à l'enfant :

Tu sais, Ivon, je n'ai ni parents, ni famille, ni d'autres amis que vous. Donc, après ma mort tu auras mes tableaux et mes écus.

Quand il disait mes écus le bonhomme ne mentait pas, car il était un des rares forains qui pût et sût économetiser quelques sous. Dans cette situation, la déveine qui s'attachait au début de la vogue ne le touchait que peu, tandis qu'elle éprouvait cruellement ses voisins, surtout Mac-Irton, dont les frais et les charges étaient beaucoup plus considérables que ceux du panoramiste.

Le lendemain, dès l'aube, Ivon et Gilles se réveillèrent au chant des oiseaux qui se jouaient et voletaient sous la feuillée humide encore de la pluie de la veille. Le soleil, dont on n'apercevait pas encore le disque étincelant, empourprait le ciel derrière les Brotteaux. Tout promettait une belle journée.

Comme les passereaux, les deux enfants se secouèrent joyeusement leurs ailes, c'est-à-dire leurs membres engourdis et s'élancèrent hors de leur modeste demeure sur la mousse odorante. Puis, selon leur coutume, ils se munirent de leurs engins de pêche et s'en allèrent au bord du fleuve, à la fois vivier fécond et lavabo économique, procéder à leur toilette matinale. Alors, en attendant le moment où ils devraient se rendre près de leur mère, ils s'assirent l'un près de l'autre sur la rive du Rhône et la ligne à la main essayèrent de capturer leur déjeuner.



(A suivre)

LE

9

COUSIN DU DIABLE

PROLOGUE

LÉLIO l'Aventurier



(SUITE)

L'hidalgo entendit bien un froissement de feuilles sèches qui s'en allait mourant; mais, l'attribuant à quelque animal nocturne, il ne s'en inquiéta guère.

Assis sur une souche renversée, l'œil resplendissant les narines dilatées, son mousquet posé en travers sur ses genoux, il attendait la minute bienheureuse où les volets s'écarteraient avec fracas, et où Lélío apparaîtrait suppliant et livide.

Cependant rien ne bougeait encore.

Diaz se maîtrisa, tout en se rongant les ongles d'impatience. Mais, quand les premières lueurs de l'incendie se firent jour à travers les crevasses des murailles, il ne put se contenir davantage.

— Holà ! seigneur Lélío, cria-t-il d'une voix railleuse, au feu ! au feu ! réveillez-vous !...

Et il prêta l'oreille. Son imagination surexité lui faisait percevoir des plaintes inarticulées derrière les volets clos. Douce illusion qui porta le comble à son extase.

— C'est moi ! reprit-il, seigneur Lélío ! moi, don Diaz de Huerta, qui vient vous rendre votre courtoisie de ce matin !... Quoi ! ne me ferez-vous pas la grâce de m' montrer votre séduisant visage ?

— Si fait, don Diégo, me voici !..., répondit une voix sourde.

En même temps un bâillon tomba sur sa bouche, des bras vigoureux lui comprimèrent les membres ; en un clin d'œil, Diégo se trouva garroté des pieds à la tête, et cela si vite, si solidement, qu'il n'avait pu ni risquer une parole ni proférer un cri.

Alors Landry le chargea sur son épaule comme il eût fait d'un sac de farine, et marcha sur les pas de son maître jusqu'à la lisière du bois, où ils devaient retrouver leurs trois chevaux en compagnie des neuf autres.

Mais là aussi veillaient Truxillo et Tomasso.

Le comte ne leur donna pas le temps de se reconnaître. Il bondit au milieu d'eux comme un tigre, essuya le double feu de leurs mousquets, et risposta en déchargeant ses deux pistolets à la fois.

Les deux hommes roulèrent sur le sol ; Tomasso pour plus se relever, car il avait le crâne ouvert ; Truxillo, parfaitement intact.

Sa ruse le sauva

Se fauflant sous le ventre des chevaux, il gagna inaperçu les fourrés, s'y heurta contre une masse informe animée, monstrueuse, dont il ne chercha point à définir la nature, et précipita sa course au plus épais des taillis.

Or, cette masse noire n'était rien moins que Landry et don Diégo. l'un portant l'autre.

L'écuyer jeta son fardeau sur l'échine du premier cheval venu et l'y ficela dans le sens de la longueur.

Pendant ce temps. Lélío sautait en selle, tranchait avec sa dague les brides qui retenaient attachés les huit chevaux restant et les chassait à violents coups de cravache.

Les pauvres bêtes hennissant de douleur, s'enfuirent d'une allure insensée dans toutes les directions.

Aussitôt le comte et son écuyer partirent ventre à terre, Lélío tenant en main la jument de Dolorès et Landry la monture sur laquelle était couché l'hidalgo

En ce moment, une lumière rouge, lugubre, immense, inonda le ciel les futaies et la route. Des tourbillons fumeux, poudrés d'étincelles se tordirent et se déroulèrent jusqu'à l'horizon, emplissant l'atmosphère d'une odeur fuligineuse. Au loin, sous bois, éclatèrent des voix hurlantes. On eût dit les lamentations d'une horde de loups maigres.

Les sbires appelaient leurs chevaux et cherchaient leur maître.

Puis les clameurs diminuèrent par degrés et s'évanouirent comme un rêve.

Car on galopait à perdre haleine.

Si vite que l'on courût cependant, Landry trouva moyen de se pencher à quelques lignes du visage de son captif.

— Eh bien ! don Diégo ricana-t-il que pensez vous de ce voyage d'agrément ?

L'Espagnol était hideux à voir. Tournée vers le ciel sa face violacée semblait lui cracher le blasphème. Ses yeux sanglants s'empourpraient encore au reflet des nuages embrasés ; les veines de son front saillaient. Il écumaient sous son bâillon.

— Ah ! je comprends ! continua l'impitoyable écuyer. Ces cordes vous gênent ? Que voulez-vous, senor ! en achetant la maison du cordier, vous avez acheté les cordes aussi .. Il est bien juste que vous les utilisiez...

— Tais-toi Landry ! fit sévèrement Lélío. N'insulte pas cet homme !...

— Bah ! de la générosité !... avec cette vermine !... allons donc !

— Tais-toi te dis-je ! On tue un ennemi on ne l'avilit pas.

— Il fallait donc me le laisser tuer tout à l'heure,

lorsqu'il se moquait de nous et s'amusait à nous brûler vifs... La chose était facile...

— A dix pas de ces hommes ? Y songes-tu ? Nous ne fussions jamais sortis du bois... Quant à le tuer maintenant.

— Oui, oui .. je sais bien, vous ne vous en chargez pas.. ni moi non plus. . Egorger un être désarmé, cela répugne. Mais qu'en faire ? il nous embarrassera fort.

— Jette-le dans le plus prochain fossé.

— Oui-dà ! pour qu'un passant charitable le ramasse et le déficelle ? Nenni, monsieur, pas si bête.

— Alors, imagine autre chose.

— C'est fait, mon maître, il me vient une idée assez ingénieuse.

— Voyons ?

— Gardons avec nous le seigneur don Diaz jusqu'à son château d'Agréda.

— Est-tu fou ?

— Nullement. Songez donc que si l'oncle Antonio essaye de nous déranger, nous pourrons nous servir de son ex-futur neveu comme otage et comme bouclier ..

— C'est juste.

— Sans compter, continua Landry, que don Diégo verra sortir sa fiancée par la fenêtre... Ce qui lui procurera certainement quelque suave émotion.

Lélio ne put s'empêcher de sourire.

Et tous deux, jouant de l'éperon, repartirent avec une nouvelle vitesse.

Il était une heure du matin.

Enveloppé de silence et drapé de ténèbres, le manoir d'Agréda empruntait à la nuit un aspect majestueux. Nulle lumière n'étoilait ses tourelles carrées. Les tièdes haleines d'automne, qui balançaient lentement les cimes du parc, semblaient verser aux châteaux le sommeil en même temps que la fraîcheur.

Cependant, tout le monde ne dormait pas en ce morne édifice.

Quoique noyée d'obscurité, la petite chambre de Dolorès avait sa fenêtre ouverte à la brise, et chaque frémissement du dehors y apportait un tourbillon d'angoisses.

Debout derrière la grille rouillée du balcon, muettes et s'étreignant la main, Etiennette et Dolorès attendaient et prêtaient l'oreille.

Il y avait douze heures qu'elles avaient vu fuir Lélio et son écuyer ; dix heures qu'elles avaient vu Diégo Diaz et ses bandits se lancer à leur poursuite.

Et personne n'avait reparu.

Aussi, les deux jeunes femmes n'osaient-elles se communiquer leurs pensées. A quoi bon, d'ailleurs ! Elles savaient bien l'une et l'autre qu'aucune puissance humaine n'empêcherait Lélio de se rendre au rendez-vous.

S'il y manquait, c'est qu'on l'aurait tué.

En se disant cela, Dolorès avait un vague et pâle sourire. Elle roulait distraitement un flacon d'or entre ses doigts. Et ce flacon, Etiennette ne pouvait le regarder sans qu'une sueur froide inondât ses tempes.

Soudain on entendit sur la plate-forme des pas de chevaux, assourdis par l'épaisseur du gazon.

La suivante bondit en avant, cramponnée au grillage. Dolorès, au contraire, ferma les yeux, s'appuya défaillante à la muraille et murmura :

— Qui ? Don Diaz... ou Lélio ?

Etiennette se tut ; elle doutait.

En effet, la plate-forme lui apparaissait comme un gouffre. Des arbres centenaires, surplombant les clôtures du parc, y projetaient leurs ombres flottantes, ombres d'autant plus intenses à la base du manoir, que la lune argentait les toits et se mirait aux girouettes.

Mais si elle ne reconnut pas les cavaliers en revanche, ceux-ci la reconnurent ; une phrase nette et sonore lui parvint tout à coup avec une bouffée de brise.

Etiennette étouffa un cri de joie ; Dolorès roula, presque évanouie, sur les marches de son prie-Dieu.

La phrase était flamande ; la voix était celle de Lélio.

Aussitôt la blonde et vaillante fille recouvra son énergie. Saisissant l'un des barreaux de la grille, elle lui imprima une secousse. La tige de fer était limée ; elle céda. Deux autres barreaux furent descellés de même.

Alors, la camériste lança au dehors un long fil dont elle tenait l'extrémité. Elle le ramena au bout d'un instant ; Lélio y avait attaché le premier échelon de son échelle qu'Etiennette fixa par ses crampons d'acier à la barre du balcon.

Pendant ce temps, l'écuyer Landry se divertissait à sa manière.

Détachant Diégo Diaz du cheval sur lequel ce gentilhomme était ficelé, il l'avait pris paternellement dans ses bras et l'avait installé bien en face du manoir — de telle façon que l'Espagnol assis sur l'herbe et adossé contre un chêne, ne pût rien perdre de ce qui se préparait.

Cette attention délicate faillit tuer l'hidalgo.

Jusqu'à cette minute, il avait cru son château inaccessible et traité l'enlèvement de chimère.

Mais, quand il eut vu Etiennette arracher d'un tour de main les barreaux et hisser l'échelle, quand il eut vu son jeune rival grimper joyeux, svelte et charmant vers cette chambre, vers ce but mystérieux de ses longues et ardentes convoitises, alors la fureur, la stupéfaction le suffoquèrent.

Tous les tocsins de l'apoplexie éclatèrent autour de son cerveau et, de pourpre qu'il était déjà, son visage devint presque noir.

Heureusement la crise dura peu. Diégo Diaz voulait vivre. Il respira fortement et ferma les paupières. Une minute après, son teint revenait à une pâleur mortelle.

Mais ce qui fermenta dès lors au fond de cette âme sombre, l'enfer seul pourrait le dire.

— Senor, lui conseillait cependant le malin écuyer, tâchez de faire un somme cela rafraîchit le sang. Demain matin, le premier valet qui sortira du château s'empressera de vous délier. Il est vrai qu'à cette heure-là, mon maître et la senorita auront franchi bras dessus bras dessous, la frontière Espagnole. Armez-vous de patience et de résignation et, croyez-moi, restez célibataire.

Là-dessus Landry, très-satisfait de lui-même, tourna sur ses talons et s'éloigna les deux mains dans ses poches.

Diaz l'accompagna du regard. Un horrible serment y brillait par traits de flammes.

Puis, ce regard terrible se reporta sur le balcon démantelé, sur l'échelle de soie qui flottait au vent...

Que se passait-il derrière cette fenêtre au pied de laquelle Landry contenait les chevaux impatients ?

Quelles paroles brûlantes s'y échangeaient ? quels vœux ? quelles étreintes ?

Diaz râla de furie... L'image du jeune couple tourbillonnait, famoureusement enlacée, devant ses yeux sanglants...

Et il accumulait les projets de ruine, les houhaits de carnage.

Oh ! s'il était libre !

— En cendres, ce château maudit qui n'avait pas su garder sa prisonnière !... A la torture, les valets insouciant !... Au poignard, ce lâche Antonio qui dormait au lieu de veiller sur sa nièce et qui, sans doute en ce moment, rêvait festins, brelans et courtisanes !

A mort, Landry ! A mort, Dolorès ! A mort, Étienne !

Quant à Lelio, ce n'était pas seulement sa vie qu'il lui fallait, c'était encore sa fortune et son honneur.

Ainsi divaguait don Diaz, et sa rage sanguinaire s'exaltait jusqu'au paroxysme, jusqu'à la démence...

Puis, le sentiment de son impuissance redescendit en lui avec la rapidité de la foudre.

Alors — au sein de ces ténèbres moins compacte que celles de son cœur — le misérable eut un accès de désespoir furieux. Mordant son bâillon, hurlant des cris intérieurs, il tordit ses membres garrotés, il se roula en convulsions atroces... Et c'eût été un étrange spectacle que la vue de cet homme silencieux se débattant comme un serpent qu'on écrase...

Mais tout d'un coup sans transition aucune, il demeura immobile.

Un sourire satanique sillonna cette face contractée.

Était-ce encore une illusion ? Il lui avait semblé qu'un de ses liens se distendait et que son bras droit, moins serré, jouait plus librement au long de son corps.

Et patiemment par efforts lents, successifs, continus il essaya de dégager ce bras gonflé...

Bientôt la sueur ruissela de son front. Il regarda la fenêtre, rien n'y apparaissait encore.

— Bien ! s'écria-t-il en lui-même. Prolongez l'entrevue ! Faites-moi l'aumône d'un quart d'heure. Oubliez tout pour vous enivrer d'amour et vous gorger d'extase ! Multipliez les baisers. Voici venir la vengeance !



XI

LES RESSOURCES DE DON DIÉGO

Cependant, le comte Lelio, après avoir escaladé le balcon, s'était arrêté sur le seuil de cette chaste petite chambre, qu'un rayon de lune éclairait à demi.

Étiennette pleurait à l'écart, en contemplant sa jeune maîtresse dont elle allait se séparer ; et celle-ci, prosternée devant son prie-Dieu, cachait entre ses mains son doux visage.

Elle tressaillit au pas de Lelio, mais elle continua sa prière.

Le comte devint pâle et un flot de tristesse lui monta au cœur. Il pensa que Dolorès hésitait à le suivre.

Alors, il plia le genou :

— Vous êtes libre, madame, murmura-t-il d'une voix tremblante. Libre sans conditions, car votre persécuteur est en ma puissance, car vous n'avez plus à redouter un mariage odieux... Maintenant, quelle que soit votre décision, je m'inclinerai devant elle.

Dolorès se leva, s'approcha du comte, et lui posant sa main blanche sur l'épale :

— Don Lelio, lui dit-elle en rougissant, je viens de promettre à Dieu de vous être une compagne fidèle ; à votre tour promettez-moi que vous ne me ferez pas repentir de m'être confiée à votre honneur.

— Ah ! fit-il avec un cri de joie, devant Dieu je le jure !

Elle s'inclina sur le gentilhomme agenouillé et, d'un baiser rapide, elle effleura son front.

— Je vous appartiens pour toujours, reprit-elle. Emmenez votre femme, cher Lelio.

Il la prit entre ses bras.

— Non, s'écria-t-il transporté, ne me donnez plus ce nom ! Grâce au ciel, je puis mettre à vos pieds un blason qui ne le cède en rien à aucun autre. O ma

bien-aimée Dolorès, ce n'est pas à l'aventurier Lélío que vous abandonnez vos destins, c'est à Godefroy Dufresnoy, comte de Thun, baron de Saint-Amand, capitaine des Gardes-Wallones, chevalier de la Toison-d'Or.

— Qu'importe ! dit-elle en souriant. C'est Lélío que j'aime... Je l'eusse suivi pauvre, méprisé, proscrit, sans patrie, sans asile. Pour moi, vous ne serez jamais que Lélío.

— Partons ! dit le comte, en l'étreignant avec passion...

Mais elle se dégagea pour courir à Etiennette qui venait d'éclater en sanglots. La camériste couvrit de larmes et de baisers les mains de sa maîtresse.

— Hélas ! balbutia-t-elle, quelque chose me dit que je ne vous reverrai plus.

En ce moment la voix contenue de Landry arriva du dehors :

— L'heure passe ! hâtez-vous, mon maître !

Le comte enlaça la taille de Dolorès et enjamba le balcon.

D'en bas, Landry tenait l'échelle. La descente n'était périlleuse que parce que la lune, s'élevant à l'horizon, éclairait maintenant la plate-forme.

Mais Lélío ne s'en inquiéta point.

Les deux bras, qui formaient une chaîne autour de son cou, lui communiquaient l'audace et la vigueur d'un géant.

Il eût tenu tête à une armée.

Toute chose réussit à quiconque est aimé d'une belle femme, à dit je ne sais plus quel philosophe grec. Quoi qu'il en soit Lélío toucha le sol sans encombre avec son précieux fardeau.

Puis, tandis que Landry, un genou en terre, rendait foi et hommage à sa jeune suzeraine, la senorita posa son pied mignon dans la main du comte, sauta en selle et respira enfin à pleins poumons l'air enivrant de la liberté.

Rien n'avait bougé dans le château.

Les fugitifs rassemblèrent les guides et saluèrent une dernière fois, de la main, Etiennette restée sur le balcon.

Soudain, celle-ci poussa un cri terrible.

Du sein d'un massif d'ombre, elle venait de voir surgir un homme.

Cet homme, c'était Diégo Diaz.

Il avait arraché ses derniers liens. Bondissant comme un lion, il tira ses deux pistolets de sa ceinture, traversa la partie éclairée de la plate-forme et visa Dolorès.

— Fuyez ! cria la camériste.

A cette clameur, les chevaux subitement éperonnés, se cabrèrent. Une lueur brilla, une détonation retentit et Diaz exhala un rugissement de joie.

La jument de Dolorès venait de tomber foudroyée.

Diégo s'élança le poignard aux dents, mais déjà Lélío, soulevant sa maîtresse — au vol pour ainsi,

dire — l'avait placée devant lui et partait comme un ouragan.

L'Espagnol ne se heurta qu'au cadavre de la jument alezane qui se tordait dans les suprêmes convulsions de l'agonie.

Diaz demeura un instant anéanti.

Puis, tournant sur lui-même, vomissant des imprécations, courant çà et là et se déchirant la poitrine, il chercha des yeux le cheval qui l'avait amené.

Par malheur pour lui, ce cheval, laissé libre, avait disparu.

Mais Diégo se rua contre la porte du manoir, il y frappa sans relâche, avec ses mains, avec ses pieds, avec la crosse de ses pistolets... Sous ses appels furibonds, on entendait mugir les échos et tonner longuement les voûtes.

Fascinée palpitante, mais calme au milieu de ces tempêtes la camériste, penché au balcon, accompagnait du regard la fuite éperdue des deux amants.

Longtemps elle les vit voltiger dans la nuit pareils à des feux follets.

Puis enfin, leurs silhouettes s'évanouirent au versant d'une côte.

Etiennette leva au ciel ses mains jointes.

Sauvés !... ils sont sauvés !... exclama-t-elle avec un soupir de gratitude.

Diaz avait oublié la Flamande. Ce soupir la lui rappela en lui balafrant le cœur d'une nouvelle blessure.

Redressant à la fois, d'un mouvement brusque, son front hideux, et son pistolet chargé :

— Et toi, hurla-t-il, tu es morte l'entremetteuse !

.....

Il pressa la détente.

Or, un cavalier qui galopait en ce moment par la pague, tressaillit sur sa selle, au bruit lointain de ce coup de feu.

— On se bat donc au château ? murmura-t-il.

Et coupant au plus court, enfilant les chemins de traverses, prenant des sentiers perdus que sa grande connaissance du pays lui avait rendus familiers, il courut en droite ligne vers le manoir.

Ce cavalier était Truxillo.

(A Suivre.)

LE

9

BAISER DE JUDAS

(SUITE)



Jusque là les audacieux amis n'avaient rencontré que le cuisinier qui rentrait à son logement, et n'avait conçu aucun soupçon; mais le danger approchait.

En effet, bien que le couvre-feu eût sonné, deux officiers causaient en se promenant sous les portiques. Au bruit des pas ils se retournèrent; mais à la vue de ceux qu'ils prirent pour le gouverneur et le major, accompagnant une femme, ils se hâtèrent de s'éloigner, craignant d'être indiscrets, ce qui eût pu leur coûter cher.

Restait le poste qui gardait la porte de sortie et dans lequel le prévoyant Knaben avait *oublié*, en arrivant, un panier de vin. Le panier était là, les bouteilles à leur place, mais vides, c'est ce que constata avec satisfaction Knaben en entrant.

— Respectable tavernier, dit le chef de poste, ton vin était excellent, mais il n'y en avait pas assez. N'est-ce pas camarades?

Les camarades ne répondirent rien; ils dormaient.

— Pas assez! malheureux, vous êtes gris. Que va dire M. le gouverneur? ce panier lui était destiné.

— Nous le paierons, ton vin; parole d'honneur! Et tu lui en donneras un autre à M. le gouverneur, mais du même vin. Il est excellent, te dis-je.

— Plus bas, donc! M. le comte Antonyi et le major me suivent. S'ils vous voient dans cet état, vous êtes perdu.

— Sacrebleu! comment faire? Et le poste! hola! aux...

— Christi! n'appellez pas aux armes, ces messieurs sortent incognito. Allez ouvrir la poterne pendant que je vais les retenir un instant; à l'extrémité de la voûte, il fait sombre, ils ne vous remarqueront pas.

— Compris, Meinheer Knabengut. Merci.

Tout se passa ainsi que l'avait réglé Wilhem. De l'autre côté du pont ils passèrent devant la sentinelle qui, à la vue des chapeaux galonnés, porta vivement les armes.

Alors ils se hâtèrent d'entrer dans la taverne dont Knaben avait la clef, et jetèrent là leurs défroques d'emprunt. Dans la cour était toute attelée une voiture chargée de futaillies vides, derrière lesquelles Franz et Horne se dissimulèrent. Le comte Nadasy

monta sur le siège avec Marie et Knaben prenant le cheval par la bride descendit au pas la rue qui va à la rivière.

A la porte de la ville la sentinelle cria: Qui vive! et l'officier commandant le poste sortit.

— Bonsoir, monsieur Mordaski! dit Wilhem qui le reconnut.

— Ah! c'est vous Meinheer-Knabengut. Vous allez à la provision?

— Il le faut bien avec des buveurs comme vous autres. Faites promptement ouvrir, il faut que je sois à Vienne demain soir au plus tard. Je chargerai dans la nuit et reviendrai sans prendre de repos.

— Alors à jeudi! Comment, votre charmante nièce est du voyage?

— Non pas, elle s'arrête au faubourg avec le père pour les provisions de bouche. Ils reviendront dès le jour. Il faut bien que quelqu'un gouverne la maison. Nous nous verrons à mon retour. Lieutenant Mordasky, je vous ferai goûter d'un certain nectar dont vous me direz des nouvelles.

— Entendu!

Pendant ce colloque, le sergent Fritz, sur l'ordre de son chef, le lieutenant Mordaski, faisait ouvrir les portes de la ville et lever la herse qui barrait le pont.

Quand la voie fut libre, Meinheer-Knabengut serrant la main de l'officier, grimpa à son tour sur le siège du char qui franchit le pont et descendit la côte.

Quelques secondes après la herse retombait et les portes se refermaient derrière les fuyitifs.

La voiture ayant traversé rapidement le faubourg de Fischerhaus, s'arrêta sur le bord de la rivière.

Chacun s'élança à terre et Marie fut reçue dans les bras de son noble époux.

A ce moment Pierre Bernard et Ursule apparurent tout joyeux de retrouver libre enfin, quoique non tout à fait hors de danger, le prince Rakoczy.

Le cheval ayant été dételé fut emmené pendant qu'on abandonnait le véhicule.

Sous la conduite du Français, ils s'enfoncèrent rapidement dans un chemin boisé et arrivèrent à un bouquet d'arbres. Comme ils approchaient, une ombre couchée dans le fossé se leva.

— Roi! dit-elle.

— Kurucz, répondit le camisard.

— Bien! suivez moi.

Et la sentinelle prit la tête de la colonne.

Trois sentinelles se relevèrent successivement, échangèrent le mot d'ordre et marchèrent en avant.

Après une demi-heure de course, car cela ressemblait plutôt à une course qu'à une marche, ils débouchèrent dans une clairière au milieu de laquelle était une berline toute attelée entourée d'une cinquantaine de cavaliers sous les ordres de Pero Szegedinac.

Dans la calèche étaient des costumes de polonais que Franz et sa femme se hâtèrent de revêtir, ainsi

que Wilhem, qui s'habilla en moujick et monta sur le siège avec la bonne Ursule.

Le prince et la princesse Rakoczy s'élancèrent dans dans la voiture, pendant que le comte Nadasdy, le Kurucz Horn et Pierre Bernard le camisard montaient à cheval, car tout avait été prévu. Puis on partit à fond de train.

Ce fut une vraie course vertigineuse qui ne parut pas longue aux deux époux.

Au point du jour on touchait au premier relai, caché dans la montagne à dix heures de Neustadt, à la jonction de trois frontières : celles d'Autriche, de Moravie, de Hongrie.

En cet endroit on détela et les cavaliers mirent pied à terre. Franz et Marie descendirent et se trouvèrent au milieu de leurs amis. Ils embrassèrent avec effusion le comte Nadasdy, Pero Szegedinac, le Kurucz Horn qui avait risqué sa vie avec tant de simplicité, et pressèrent les mains de cette vaillante jeunesse si fidèle, si dévouée à son chef.

On se donna rendez-vous pour la revanche, car chacun allait travailler à la cause, les Magyars en Hongrie, en Transylvanie, Franz à Paris, auprès du roi Louis XIV.

Puis, quand attelée de chevaux frais la voiture s'ébranla, les Hongrois sautèrent en selle et jetèrent aux échos solitaires de la montagne leur cri d'avenir :

— Vive la Hongrie ! vive le roi des Kurucz !

Alors ils regagnèrent le pays hongrois pendant que la calèche, conduite par Wilhem Knaben, emportait vers la frontière polonaise le prince Franz Rakoczy, sa tant charmante et courageuse Marie de Hesse-Rheinsfeld et la bonne Ursule Androwitz qui, sans famille depuis la mort de son brave époux, avait consenti à partager leur sort.

XIV

L'OISEAU ENVOLÉ. — UN RÉVEIL DÉSAGRÉABLE. — UN CHANGEMENT DE POSITION NON MOINS DÉSAGRÉABLE POUR CERTAINS. — TÊTE MISE A PRIX ET CONFISCATIONS.

La berline, qui emportait vers la Gallicie le prince et la princesse Rakoczy, mit quinze heures seulement pour gagner la frontière, grâce aux relais intelligemment échelonnés et à l'énergie du brave Wilhem. Ce modèle des amis et des serviteurs ne voulut céder son siège à un postillon qu'au dernier relai, alors qu'on

devait se croire tout à fait hors d'atteinte. Ce qui était vrai.

En raison de la rapidité avec laquelle l'évasion de Franz avait été conduite, le prisonnier ou plutôt l'ex-prisonnier était en sûreté sur un territoire ami alors que ses geôliers n'étaient pas encore éveillés et que chacun, dans la citadelle, ignorait absolument qu'il ait pris la clef des champs.

Quant à l'empereur d'Autriche, il était parfaitement rassuré à cet égard ; il connaissait la citadelle et son baron. Il était sûr de l'impugnabilité de l'une et de la fidélité de l'autre. C'est dans cette persuasion que, par une coïncidence des plus bizarres, éprouvant le désir de visiter Franz Rakoczy, il choisit, pour ce faire, le jour même que le prince courait à sa délivrance, emporté par le galop de deux rapides courriers.

Dès le matin, le monarque, qui habitait alors un château situé dans une contrée fort giboyeuse des environs de la ville de Poszony, partit sans escorte dans une calèche sans armoiries, accompagné seulement de son favori, le jeune prince Gustave de Korassy, du baron Trenkonyi et du général Heister. Il avait dessein d'arriver à l'improviste afin de juger par lui-même de la manière dont était gardé son prisonnier.

En effet, s'il tenait absolument à ce que le prince Rakoczy ne s'évadât pas, il ne tenait pas moins à ce que qu'on eût pour lui les égards et les soins désirables. Il ne voulait, pas en cas de malheur, qu'on pût l'accuser de la mort du jeune homme, qu'il espérait au contraire attirer à lui. Par cette méthode nouvelle qu'il employait et pour laquelle il était encouragé par le prince Korassy, les généraux Schmidt et Heister, opposés au parti jésuite, il croyait, avec raison peut-être, amener la Diète générale à consacrer les réformes qu'il avait entreprises et à affermir, sur la tête de ses successeurs, la couronne de Saint-Etienne.

La calèche impériale arriva aux portes de Neustadt à l'heure où le soleil a déjà fourni la moitié de sa carrière ; cela veut dire qu'il était l'heure du déjeuner. Connaissant le comte Antonyi fort ami de la bonne chère, Léopold était persuadé de trouver chez ce seigneur une royale hospitalité.

Une animation extraordinaire régnait dans la ville quand l'empereur y pénétra incognito. Les bourgeois causaient vivement aux coins de rues, et les soldats couraient à leur caserne où le clairon les rappelait.

Le prince Korassy étant descendu de voiture pour aller aux informations, revint annoncer au souverain dont les passants affairés regardaient curieusement la calèche, que le gouverneur et le major avaient disparu depuis la veille, sans qu'on pu savoir ce qu'ils étaient devenus.

A cette nouvelle le monarque poussa une exclamation d'étonnement et de colère ; un soupçon venait de lui traverser l'esprit.

— Au château ! cria-t-il.

Et la calèche traversa la ville au galop.

A la porte du château l'animation était plus grande encore. Une foule d'officiers encombraient la taverne *Aux Armes d'Autriche* située en face même du pont-levis, et où tout était pêle mêle.

Le prince Korassy ayant fait reconnaître l'empereur, les portes de la citadelle s'ouvrirent et la voiture franchissant le pont-levis et la voûte, pénétra dans la cour d'honneur.

A l'aspect du souverain irrité, les officiers rassemblés dans la cour s'avancèrent avec respect, conduits par le capitaine Albert Riekingen, jeune homme de vingt-cinq ans, commandant en second la citadelle.

— Qui commande la place en l'absence du major Vernsteiner ?

— C'est moi, sire le chevalier Albert Riekingen.

— Que dit-on en ville, que le gouverneur et le commandant ont disparu ?

— C'est la vérité, sire. Ils ont quitté le château hier soir au couvre-feu et n'ont pas reparu. Les appartements de M. le gouverneur sont fermés et le sergent de garde hier soir a vu sortir ces messieurs avec trois autres personnes.

— Faites venir le sergent.

Celui-ci raconta les choses par le menu sans parler bien entendu de l'excellence du vin dont il avoit fait compliment à meinheer Knabengut.

— Es-tu bien sûr que ce soient eux qui sont sortis ? Interrogea violement Léopold Ier.

— Pas eux, sire !!!

— Si ce ne sont pas eux, comme je le crois, qui ont quitté la citadelle, vous ferez jeter pour sa vie le sergent dans un cul de basse fosse, ainsi que le chef de poste de la porte de ville par où ils doivent avoir fui. Je vous recommande cela, capitaine.

— Oui, sire.

— Venez, capitaine, ainsi que vous messieurs, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, allons à la cellule où doit être enfermé le prince Rakoczy.

A ce moment parut un homme qui arrivait tout essoufflé et qui, à la vue du monarque, se découvrit respectueusement.

— Sire, dit-il.

— Qui es-tu ?

— Le cuisinier de M. le gouverneur. J'ai frappé inutilement chez lui, personne n'a répondu ; alors, comme l'heure de porter le dîner au prisonnier était venue et que le geôlier n'était pas là pour me conduire, moi ou mes aides, comme d'usage, je l'ai cherché en vain, puis suis allé à la cellule qui est bien fermée mais qui doit être également vide.

— Je m'en doutais. Le geôlier était complice, ou est mort dans un coin.

— Il n'est pas mort.

— Ah ! ce n'est pas tout ce que tu sais ?

— Non, sire.

— Parle vite, je te l'ordonne.

— Hier soir, M. le gouverneur m'a commandé un

dîner pour six personnes, un dîner délicat. J'ai dû, d'après ses ordres, dresser deux tables de trois couverts chacune, placées l'une dans le vestibule, l'autre dans la salle à manger. Puis il me renvoya en me disant que je n'aie pas à venir sans qu'il m'eût sonné.

— Qui a fait le service ?

— Feller sans doute ; il est à la fois le valet de chambre de monseigneur et le geôlier du prisonnier.

— Un complice, alors... Est-ce tout ?

— Pas encore. Quand, à l'heure du couvre-feu, je suis rentré à mon logement avec mes aides, j'ai aperçu le gouverneur, le commandant et trois autres personnes dont une femme qui traversaient la cour se dirigeant vers la voûte.

— Une femme ! voici le nœud, l'explication naturelle pour qui connaît le comte Antonyi. Il me paiera cela. — Es-tu sûr que ce soient bien le gouverneur et le commandant ?

— Quoi qu'ils se tinssent dans l'ombre, j'ai cru distinguer les costumes, mais je reconnus parfaitement Feller avec meinheer Knaben, le fournisseur de Monseigneur.

— J'y songe. Tu nous as dit que tu avais dressé deux tables de trois couverts. Cela fait six dîneurs, en comptant le comte et cet imbécile de major ; le prisonnier ayant disparu, cela ferait sept personnes, et il n'est sorti que cinq. Evidemment le gouverneur et le commandant ont été assassinés. Envoyez chercher un serrurier, capitaine, afin de pouvoir visiter les lieux dont les fugitifs ont sans doute jeté les clefs dans quelque coin désert. Prince Korassy, vous vous occuperez sans retard de faire partir des courriers dans toutes les directions en annonçant que la tête du prince Rakoczy est mise à prix et ses biens confisqués.

— Oui, sire.

Les portes des appartements du gouverneur ayant été ouvertes, le souverain y pénétra suivi des seigneurs de sa cour, des officiers du château et du cuisinier auquel il avait défendu de s'éloigner.

Le vestibule était vide, mais dans la salle à manger, dont la porte s'ouvrait à deux battants, on aperçut, sous la table chargée de plats et de bouteilles vides, deux corps étendus, absolument dépouillés de leurs vêtements.

C'étaient ceux du comte Antonyi et du major Versteiner.

Un frisson courut dans les veines des assistants qui reculèrent d'un pas, pendant que le docteur de la garnison s'agenouillant à côté des victimes, les examinait minutieusement.

— Vous voyez, messieurs, que j'avais absolument raison. Quelqu'un pourrait-il alors me donner la clef de ce mystère ?

— Je crois pouvoir donner satisfaction à Votre Majesté, dit le lieutenant Fritz Garner, lequel, on s'en souvient, avait été souffleté par la petite main de la

jolie Marié et jeté à la porte de la taverne par un grand diable de cuisinier.

— Voyons, lieutenant.

Alors celui-ci qui, le matin, avait été un de ceux qui visitèrent la taverne abandonnée raconta à l'empereur l'histoire connue de meinheer Knabengut, de sa nièce, de son père, de son cuisinier. Il en conclut que ce devaient être ces gens-là qui avaient exécuté le coup, aidés du geôlier placé au château par les soins même de l'aubergiste.

— Vous devez être dans le vrai, lieutenant... Comment vous nommez-vous ?

Fritz Garner, sire.

— Le parent du conseiller de la couronne ?

— Son neveu, sire.

— Capitaine Garner, vous commanderez en second le château de Neustadt. En attendant, vous me préparerez un rapport détaillé de toute cette affaire.

— Oui, sire, s'écria le lieutenant tout heureux et fier de cet avancement rapide.

En ce moment le médecin se relevait.

— Eh bien ! interrogea Léopold I^{er} d'un ton indifférent. Ils sont morts, n'est-ce pas ? Comment ?

— Non, sire, ils ne sont qu'endormis par la force d'un puissant narcotique, jointe à l'ivresse provoquée par l'abus du vin de France. Ils seront dans cet état pendant plusieurs heures encore.

— C'est bien ! Quel est ce papier que vous tenez ? docteur.

— Je l'ai ramassé sur la poitrine du comte, où il était fixé à la chemise avec une épingle.

Le monarque prit le papier et lut tout haut :

« Comte Antonyi, tu m'as appelé traître et renégat. Les traîtres et les renégats sont ceux qui vendent leur patrie et leur Dieu, qui assassinent et emprisonnent leurs frères.

« Comte Antonyi, tu es un renégat et un traître. Nous nous reverrons.

« Prince Franz RAKOCZY. »

— L'insolent ! s'écrièrent les seigneurs présents.

— C'est un vaillant compagnon ! répliqua le roi d'un son de voix mélancolique. C'est un heureux prince, car il est servi avec une fidélité sans pareille par des amis dont il n'a pas besoin de payer le dévouement.

— Oh ! sire. Exclama le prince Korassy.

— Je ne dis pas cela pour toi, mon bon Gustave, mais pour ces deux pourceaux qui dorment là sous cette table, et dont il faut nous débarrasser. Baron Trenkonyi, vous plairait-il d'habiter Neustadt ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Bien. Je vous nomme gouverneur.

— Et vous, major Albert Rukingen...

— Chevalier, sire...

— J'ai dit major. Vous prendrez le commandement de la place.

— Sire !...

— Pour commencer vos fonctions faites rétablir l'ordre en ville et publier le récit de l'évasion, sans entrer dans aucun détail. Puis, promettez une récompense à qui vous fournira des renseignements que vous me ferez parvenir sans retard. Allez !

Le nouveau commandant s'inclina et sortit suivi de ses officiers.

— A votre tour, baron. Faites porter dans deux cellules séparées le comte et le major, dans l'état où ils sont. Ils y resteront jusqu'à nouvel ordre. En se réveillant, ils devront faire une laide grimace, acheva le monarque en riant.

— Ce sera curieux à observer, affirma le prince Korassy.

— Vous me tiendrez au courant des suites de l'aventure baron.

— Oui, sire.

— Et toi, chef de bouche, continua le monarque presque joyeux, sers-nous le déjeuner que tu avais sans doute préparé pour la table du gouverneur. Si le repas est bon, je me souviendrai de toi.

Le chef s'élança dehors, tout fier d'avoir à servir, ne fut-ce que pour un jour Sa Majesté Léopold, I^{er}, empereur d'Occident, roi de Hongrie et de Transylvanie, et les principaux seigneurs de sa cour.

XV

RETOUR A PARIS. — HÉLÈNE ZRINYI. — L'HOTEL SAINT-POL. —
LE DINER DU ROI LOUIS XIV. — JOSEPH ET GEORGES. — LA
REVANCHE. — GEORGES D'ARGÈRES. — PAUVRE GENEVIÈVE.

Le 1^{er} novembre 1700, cinq mois après avoir quitté la capitale de la France, seul, riche de jeunesse et d'espoir, riche d'argent, Franz Rakoczy, y revenait. Il n'était plus seul, mais avec une compagne adorée, non plus riche d'argent, les confiscations l'avaient réduit au douaire de la duchesse de Hesse Rheinsfeld, il était cependant encore plein d'espoir et de jeunesse ; car, sans chasser ses illusions, les revers et l'expérience avaient rapidement mûri son esprit et son cœur.

(A suivre)

LA

8

BELLE NANETTE



(SUITE)

— Antoine, disait-elle, pouvez-vous me dire pourquoi moi, qui ai toujours passé pour sauvage, je vous ai aimé comme cela tout d'un coup. Oui, monsieur, c'est ainsi et je crois que je vous l'aurais dit si vous me l'aviez demandé. La preuve est que, sans résistance, alors que j'avais près de moi ma chère mère, mon père, mon frère, je me suis endormie, pour ainsi dire, dans vos bras, et que j'ai été toute étonnée quand, le lendemain, maman m'a dit que je n'aurais pas dû me laisser aller ainsi. C'est bien étrange, cette confiance subite. D'abord, la première fois que vous vintes ici, pour je ne sais quelle affaire que Léon, vous retint à dîner et vous présenta à nous, en vous voyant, malgré notre air grave, peut-être à cause de votre air grave, j'ai senti quelque chose-là.

Et l'enfant désignait son cœur.

— Chère Adrienne, murmura l'heureux Antoine, en lui pressant la main.

— Puis le soir que vous savez, vous me causiez tout bas ; vous rappelez-vous ce que vous me disiez ?

— Oh ! oui.

— Vous me parliez du bonheur d'être riche, pour aider ceux qui ne le sont pas, non pas seulement par l'aumône souvent dégradante, mais par le travail qui relève. Vous me disiez que la bonté du cœur est préférable à la beauté du corps, et que la première vertu de la femme était la bonté. Tant de choses que j'ignorais, bien que je les compris, tant de vertus que je dédaignais...

— Et que vous avez pratiquées, ô mon charmant disciple. Ne niez pas, je le sais, car je ne vous ai jamais perdu de vue.

— Je l'espérais... mais n'osais y compter.

— O cœur de femme ! Continuez.

— Ce soir-là, quand seule, recueillie dans ma chambre, je repassai les événements de la journée, j'ai entendu quelque chose en moi qui disait : « Si Antoine te veut pour femme, tu seras à lui ; s'il ne pense pas à toi, tu ne seras à personne ! » Et cela aurait été, car j'ai de la fermeté, de la volonté. Vous riez, vilain ! Je vous prouverai que j'ai une petite tête... plus tard... quand je serai votre femme. Mais à quoi donc pensais-je ? Je vous demande de m'expliquer quelque chose et je bavarde sans cesse, comme dit papa.

— Parlez encore, amie, parlez toujours. Votre voix

est à mon oreille plus suave que la plus suave musique. Vos paroles emplissent mon cœur du plus pur bonheur qui se puisse donner ici-bas. Qu'est le ciel sans étoiles ? Un sombre linceul. Qu'est la mer sans voile ? Un abîme inconnu. Qu'est la terre sans les plantes ? Un lugubre désert. Qu'est l'univers sans la vie ? Le néant. Eh bien ! amie, vous êtes, pour moi, ce qu'est l'étoile aux cieux, la voile à l'océan, la plante à la terre et la vie à l'univers. Sans vous, que serais-je?... Je serais le voyageur perdu et découragé qui marche sans y penser et sans y voir vers un but inconnu. Parlez donc, amie, laissez découler de vos lèvres charmantes ces naïves paroles que mon oreille recueille avec volupté.

— Non, Antoine, laissez-moi muette, émue, vous écouter. Je ne sais si je vis de la vie réelle ou si je rêve, mais il me semble que je n'ai pas encore vécu. Votre voix ouvre à mon âme des horizons sans bornes, découvre des mondes nouveaux, des splendeurs infinies. Merci, ô mon ami, merci de votre amour, merci de cette existence nouvelle à laquelle vous m'initiez. Continuez, ô mon maître, votre fidèle disciple vous écoute.

— Comment puis-je expliquer la mutuelle et étrange sympathie qui, de même que l'étincelle de l'électricité s'enflamme au choc des nuages, a soudain éclos au contact de nos deux existences ? Pour expliquer un tel mystère, il faudrait pouvoir expliquer la nature elle-même, la grande loi qui régit l'univers. Les existences humaines se heurtent ou s'accouplent, s'unissent, se croissent, s'enchevêtrent, de telle façon et souvent d'une manière si inattendue qu'il n'est pas possible à la raison de découvrir en vertu de quelles lois les sympathies et les antipathies se produisent. On a raisonné à perte de vue, et tous les raisonnements n'ont absolument rien démontré. Bornons-nous à une croyance, ô mon amie, elle seule peut combler le vide de nos âmes et faire que nous marchions sans crainte au but final de la vie. Qu'importe la croyance, si elle est consolante et humaine et si on la croit vraie. Et quelle croyance est plus belle, plus sereine que celle d'une éclosion jumelle de deux âmes sœurs, que séparent momentanément la naissance de la matière, qui doivent se retrouver, se reconnaître, s'unir ?

— Comment ! nos deux âmes auraient été créées ensemble, l'une pour l'autre ? Quelle belle et bonne pensée !

— Je le crois, enfant chérie. Chaque âme a une jumelle avec laquelle, soit sur cette terre, soit dans une autre, elle s'unira infailliblement.

— Dans une autre, fit l'enfant étonnée.

— Oui, mon bel ange, croyez-vous, ainsi que le racontent les fables de Moïse, que la lune et le soleil soient simplement destinés à éclairer notre humble globe terrestre ? Croyez-vous que les étoiles ne soient que des diamants fixés au bleu manteau du ciel pour réjouir nos yeux ? Qu'est le firmament ? Le vide... le vide immense sans limites, sans horizons, le vide où

gravitent des milliers, des millions, des milliards de mondes dont le plus petit a sa fonction. Le soleil, qui est le centre de notre système planétaire et qui est des milliers de fois plus gros que la terre, qui est comme notre chef, notre Dieu, ne peut avoir été créé simplement pour éclairer notre infime planète. De même chaque étoile est un soleil centre d'un autre système, et tout cela mù par la même force, par la même loi.

— Que la science est belle ! Et combien ont de mérite les hommes qui ont découvert ces grandes révolutions de l'univers.

— C'est pourquoi ces planètes, ces sphères, ces étoiles, ces soleils, je les considère comme autant de mondes que nous devons habiter, comme les étapes des âmes, si je puis m'exprimer ainsi où, successivement dépouillées d'une enveloppe matérielle, elle revêtent un nouveau corps.

— Oh ! je comprends, interrompit l'enfant joyeuse. Lorsque nous quittons cette terre, nous prenons une seconde forme, dans un second monde, puis une troisième.

— Parfaitement. Et l'âme, dans toutes ses pérégrinations, se purifie, se perfectionne de plus en plus, à mesure qu'elle s'élève en se rapprochant du centre inconnu, inouï, indicible, mais certain de l'immense univers ; jusqu'à ce qu'enfin, unie indissolublement à sa sœur jumelle, comme elle purifiée, elles se perdent, se fondent dans la perfection infinie, dans l'âme infinie, dans la Nature-Dieu.

— Que c'est beau tout cela, ami ! Que cette croyance est bonne et douce ! On ne peut trop s'aimer, puisque l'amour vrai est la perfection.

— Oui, chère âme, on ne peut trop s'aimer. C'est pourquoi je vous dis aujourd'hui : « Adrienne, je vous jure un amour infini, éternel. Voici ma main, voulez-vous me donner la vôtre ? »

— Antoine, soupira d'une voix tremblante d'émotion la jeune vierge, dont le cœur se soulevait violemment, dont les yeux étaient humides et brillants. Voici ma main. Quant à mon âme, elle vous appartient... tout entière. Vous voulez me consacrer votre existence ; la mienne se passera à vous aimer, à vous bénir.

Alors elle se leva pour vaguer un peu au travers du jardin et permettre à la brise de sécher ses yeux, de rafraîchir son front de calmer un peu les élans précipités de son jeune cœur.

— Eh bien ! mes enfants, cria de la porte du jardin l'excellente dame Parisot, la cueillette est-elle finie ?

— Oui maman, répondit Adrienne, nous voici prêts. Mais qu'as-tu donc à rire en regardant M. Antoine ?

— C'est une nouvelle qui m'arrive à l'improviste. M. Preuil, malgré toute votre bonne volonté de nous quitter après déjeuner, vous êtes condamné à rester près de nous la journée entière.

— Comment cela ? dit l'amoureux qui croyait comprendre.

— Léon vient de me faire prévenir par le père Jacques, qu'il a rencontré je ne sais où, que Georges et lui ne rentreraient qu'à la nuit.

Le philosophe diplomate manifesta un si profond étonnement que l'aimable ingénue, qui l'examinait du coin de l'œil, partit d'un joyeux éclat de rire.

— Ainsi, M. Preuil, vous nous restiez. Prenez-en votre parti.

— Quel bonheur, exclama étourdiment la jeune Adrienne. Nous... aurons un cavalier. Vous irez à la montagne n'est-ce pas M. Antoine ?

— Ma fille, tu abuses. ..

— Du tout, madame, c'est moi qui suis votre obligée, et nulle après-dinée ne pouvait m'être plus agréable. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, je ne m'appartiens plus...

— Comment ? dit la mère surprise.

— Certainement, je suis passé garçon jardinier ; je cueille, je sarcle, j'arrose. Enfin, je dois obéissance à mon maître.

— Non, à votre maîtresse, dit Adrienne avec un sérieux comique.

— Soit à ma maîtresse Et j'avoue que quelle que soit son exigence, — et Antoine appuya sur ce mot, — j'obéis avec plaisir.

— Riez, enfants, dit la mère en s'éloignant. Cependant dépêchez-vous de ramasser vos fruits. Le déjeuner est prêt et le père n'attend pas.

Quand ils furent seuls, Adrienne s'approchant de son amoureux, lui dit :

— Vous vous êtes moqué de moi, mon garçon jardinier, mettez-vous à genoux et demandez-moi pardon.

— A tes pieds toute la vie Adrienne ! murmura Antoine en obéissant aussitôt.

Rougissante, émue, la sensible enfant s'inclina rapidement vers le jeune homme dont elle effleura le front de ses lèvres veloutées et s'enfuit en courant, le laissant ivre de bonheur et d'amour.

XVI

Combien les heures de cette journée parurent courtes aux aimables jeunes gens dont le cœur s'ouvrait à la chaleur féconde d'un véritable amour ! Quelle joie dans leurs yeux ! Quelle sérénité sur leurs fronts ! Quelle voluptueuse et indiscrete nonchalance dans

leurs mouvements. Vingt fois, pendant la promenade, ils faillirent se trahir, peut-être se trahirent-ils, en présence de la mère qui les regardait en souriant.

Une fois entre autres, Antoine, qui depuis un moment marchait en avant précédé de Black, et que les dames avaient perdu de vue apparut debout sur une pointe élevée surplombant la vallée.

Adrienne poussa un cri d'effroi et tendit les mains vers lui en murmurant :

— Antoine !

Celui-ci, qui avait entendu le cri, mit un doigt sur ses lèvres, devint immobiles, et quelques secondes après, tira deux coup de fusil dans une volée de ramiers qui passaient au-dessus de sa tête.

Trois malheureux volatiles vinrent tomber presque aux pieds des dames, qui les ramassèrent en s'apitoyant sur le sort de ces innocents animaux.

M. Antoine fut vivement grondé de ce qu'on appelait son imprudence. Il dut promettre d'être plus sage à l'avenir.

Comme ces dames revenaient de leur promenade escortées de leurs cavaliers, les intrépides chasseurs des prairies — pas d'Amérique — et des montagnes rentraient harrassés, mais, il faut le reconnaître, chargés de butin. Les carnassières regorgeaient de mauvis et de grives. De perdreaux, point... il n'y en avait plus dans le canton; quant aux lièvres, on en avait vu trois, mais ils couraient si vite qu'on avait bien été forcé de les laisser courir.

A l'aspect du visage radieux de son ami et de la rougeur d'Adrienne, qui le menaça amicalement de son doigt mignon, Georges comprit que les affaires allaient à merveille, c'est-à-dire que le gentil dieu d'amour avait fait des siennes.

Comme la veille, le temps paraissait favorable; on fut sur le chaume respirer l'air pur du soir; seulement Georges offrit son bras à Mme Parisot et Adrienne s'empara sans hésitation de celui d'Antoine.

Alors, seuls, loin des autres, ils allaient, parlant peu, pensant beaucoup, se regardant souvent, les bras et les mains enlacés, comme s'ils avaient craint qu'on ne vint les séparer. Non, personne ne songeait à dénir deux êtres si bien faits l'un pour l'autre, pas même la bonne mère dont l'amour maternel jouissait du bonheur qu'elle lisait dans les yeux de sa fille.

Ils étaient si profondément heureux que, comme le tyran de Samos, Antoine s'effrayait de ce bonheur, tandis qu'insouciant et énivré, Adrienne aspirait par tous les pores cette vie nouvelle qu'elle sentait si belle ouverte devant elle. Elle se livrait à son bonheur avec une confiance, une ardeur qu'elle ne cherchait nullement à dissimuler.

Donc, ils se croyaient parfaitement heureux, et ils avaient raison. Il n'en effet, dans la vie de l'homme, nul plus fortuné moment que celui qui suit l'aveu mutuel d'un véritable amour, et ceci en dehors de toute jouissance matérielle. Et ils étaient d'autant plus heureux qu'ils se plongeaient dans la volupté de la pas-

sion, sans crainte, sans autre pensée ultérieure, car leur passion était pure comme leurs âmes elles-mêmes.

Déjà loin de la maison et avant qu'on eut pensé au retour, le ciel, que l'on n'observait pas assez, tout occupé que l'on était des choses de la terre, se couvrit si rapidement et si entièrement que l'obscurité la plus profonde se fit en un instant, et que la descente eut été difficile si Léon n'eut eu la connaissance la plus parfaite des lieux.

Bientôt le tonnerre se fit entendre et la pluie tomba à torrent, inondant le sentier et descendant en cascade vers la vieille cité Givotine.

Antoine, heureux de la circonstance et sous prétexte que l'enfant avait peur, l'enleva dans ses bras robustes. Il descendit ainsi paisiblement le sentier montagneux, tandis qu'un bras passé autour du cou de son ami, la mignonne Adrienne caressait tantôt de la main le visage et la barbe soyeuse du grave porteur, tantôt des lèvres son front de penseur.

Ils rentrèrent au logis mouillés jusqu'aux os, couverts de boue jusqu'aux genoux, excepté la chère enfant dont les petits pieds, grâce à son robuste ami, avaient à peine effleuré le sol humide et fangeux.

Ceci fut cause que l'on se sépara de meilleure heure, et que chacun chercha dans le sommeil un repos dont il avait grand besoin.

Les nouveaux amoureux furent, certes, les derniers à s'endormir, tant leurs imaginations juvéniles devaient rêver de beaux rêves; cependant, la fatigue aidant, ils passèrent de la réalité charmante aux songes, plus charmants encore peut-être.

L'éclat du jour réveilla nos deux amis, qui se hâtèrent de sauter au bas du lit, en reconnaissant que la matinée était déjà avancée.

A la place de leurs vêtements de chasse, mouillés et boueux, ils trouvèrent une partie de la garde-robe de Léon et de son père, que la bonne avait, sans qu'ils s'en aperçussent, apportée dans la chambre dès le matin. Nos amis durent en passer par là, en riant fort de leurs travestissements, car les vêtements du fils étaient trop courts pour Georges, plus grands que son ami, et ceux du père trop larges pour Antoine. Ils étaient en train de s'admirer, quand on frappa à la porte. Ils entendirent une petite voix leur crier : « Hé ! les garçons jardiniers, l'ouvrage vous attend ! »

Antoine s'élança hors de la chambre; mais si vivement qu'il l'eut fait, il ne vit rien et entendit seulement un bruit de petits sabots dans l'escalier sonore. Ce bruit lui fit bondir le cœur, car il le ramena au souvenir de l'énivrante scène de la veille, prélude de la vie nouvelle qu'on ne saurait oublier.

Sachant où était son amie, il courut au fond du jardin et trouva Adrienne cachée sous le berceau.

A sa vue, l'aimable enfant rougit fort; ses yeux se voilèrent de volupté, et elle tendit à son bien-aimé ses mains et son front.

— Bonjour, ami, fit-elle.

- Bonjour, chérie. Hélas ! bonjour et adieu.
 — Pourquoi ?
 — Ne devons-nous pas nous quitter bientôt.

— C'est vrai ! fit-elle avec un soupir, mais pas encore aujourd'hui, vos habits sont dans un état impossible. Il faut absolument qu'ils passent au lavage. C'est moi qui ai réglé cela. Cependant si la chose vous contrarie, monsieur, et que vous veuillez partir...

— Non, enfant chérie, je voudrais toujours demeurer près de .. toi. Que c'est doux à dire : *toi*.

— Vrai ! je veux le dire aussi.. près de toi, mon Antoine... toi .. oh ! oui, je t'aime ! et je voudrais te le dire sans cesse ! Oh ! si nous allions nous trahir, devant le monde. Et qu'importe ! Mon amour pour toi, bien aimé, je ne craindrais de le publier partout.

— Cher ange.

— Voyons, pendant que nous sommes seuls, arrêtons nos plans. Quand te reverrai-je ? Car je veux te revoir bientôt.

Antoine, qui tenait les mains de son amie assise en face de lui, réfléchissait et ne trouvait pas. Pour la première fois, les idées ne se présentaient pas nettes à son esprit. C'est que la passion absorbait toutes ses facultés.

Il fut enfin convenu qu'on s'écrit. Adrienne pouvait adresser simplement ses lettres à son ami, lui faisant parvenir les siennes par Georges, ou écrivant à la maman elle-même, à qui l'enfant voulait s'ouvrir sans retard, persuadée qu'elle était de voir approuver par sa chère mère le choix de son cœur.

Georges, qui s'était avancé en sifflant, fit séparer les mains brûlantes qui se pressaient toujours. La gracieuse fillette tendit à l'indiscret confident, en guise de pardon, une charmante menotte qu'il baisa le plus respectueusement possible.

L'ami reçut alors communication du projet de correspondance, qu'il approuva dans toutes ses parties. Puis sur l'ordre de la maîtresse de céans, on se mit à la cueillette des derniers raisins que l'on devait sécher pour la conserve.

— Monsieur Georges, dit la charmante jardinière, à vous cette treille, à nous deux celle-ci, Antoine, chacun d'un bout.

— Nous serons loin l'un de l'autre, murmura celui-ci.

— Ce sera à vous de vous dépêcher, puisque chaque pas nous rapprochera. N'en oubliez pas surtout. Et quand vous m'aurez rejointe...

— Eh bien ?

— Si vous avez bien travaillé.. vous serez bien payé, dit-elle en s'enfuyant à son poste.

Georges, que ce bonheur faisait rêver, en pensant aux obstacles entravant son amour à lui, poussa un si gros soupir qu'Adrienne, qui l'entendit, s'approcha de lui.

— Pourquoi ce chagrin, M. Georges ? N'êtes-vous pas aimé de celle que vous avez choisie ?

— Oh ! si...

— Et quoi, vous vous désolerez ? Les difficultés les plus grandes disparaissent en face d'un véritable amour. Si l'âme de votre amie est sœur de votre âme, rien ne prévaudra contre votre amour et vous serez unis. Ayez la foi, vous serez fort.

Les paroles de la douce consolatrice avaient répandu sur le cœur déchiré de l'amoureux de la belle Nanette quelques gouttes de ce bienfaisant dictame qui découle des lèvres amies.

Quand on les appela pour déjeuner, Antoine avait rejoint sa jolie patronne, qui ne lui avait pas trop marchandé le paiement de son travail.

(A suivre)

Le N° 10 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 28 avril.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.

AUX LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire aux désirs de ceux qui collectionnent les feuilletons,

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER de couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

La reproduction des romans : *La Taverne de la Tête d'Or*, *le Baiser de Judas* et *la Belle Nanette*, est formellement réservée !

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

En Vente dans les Kiosques et chez les Marchands de Journaux

LE FRANC-PARLEUR

Journal Hebdomadaire Républicain

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6